

Chapitre 9

Madison Parks rentra chez elle, seule. Elle s'était battue pour qu'on la laisse tranquille, Philippe insistant pour qu'elle reste au commissariat, ou au moins chez lui. Il craignait une attaque plus ciblée et voulait pouvoir la protéger. Mais elle n'en avait pas envie. Jusqu'à maintenant, elle s'était toujours débrouillée seule, et elle ne souhaitait pas que ça change. Elle quitta le 36 Quai des Orfèvres et profita d'être sur l'île de la Cité pour aller voir Notre-Dame de Paris. Elle s'aventurait rarement aussi loin dans la ville, c'était l'occasion ou jamais. C'était la fin de l'après-midi, les températures s'étaient radoucies et le soleil revenait lentement sur la capitale. Il était sur le point de se coucher, ce qui offrait aux bâtiments des teintes orangées, et à la Seine des reflets d'or. Notre-Dame se dressait fièrement sur sa place. Chaque creux, chaque bosse, était sculptée et embellie par la lumière de fin de journée, et la place se vidait lentement de la foule qu'elle avait accueilli. Madison s'installa sur le parvis et regarda la grande cathédrale se dresser au dessus d'elle. Elle analysa chaque détail qu'elle pouvait voir et comprendre, regarda attentivement chaque gargouille, chaque sculpture, chaque étage, et se demanda pourquoi elle, pourquoi maintenant. Elle avait passé des années à fuir, à changer d'identité, de résidence, de ville, de travail, elle avait passé des années enfermée chez elle à ne pas oser sortir, pour finalement se faire avoir à Paris. Onze ans qu'elle s'échappait dans toute la France. Onze ans qu'elle fuyait son passé. Mais voilà qu'il la rattrapait...Au fond d'elle, ça ne l'étonnait pas. Elle avait prit un risque en gardant son prénom. Mais elle avait toujours gardé le mince espoir de pouvoir vivre sans se poser de questions, et elle avait espéré que Paris serait l'endroit idéal. Sauf que son père n'était pas du genre à oublier, ni à laisser tomber. Ce n'était qu'une histoire de vengeance stupide pour quelque chose qu'il avait amplement mérité. Mais ça...c'était son point de vue à elle, pas celui de Robert Briey.

Madison resta assise de longues heures avant de rentrer chez elle. Elle avait attendu que la cathédrale sombre définitivement dans le noir avant de se lever et de prendre le chemin du retour. Elle traversa la Seine sur un pont passant en bondé, à cette heure, regardant ses pieds, avançant vite. Elle ne fit pas de détour, n'évita pas les grandes artères de la ville, se contenta d'avancer droit jusqu'à son but, tentant de rentrer au plus vite. Une fois chez elle, elle s'installa sous la douche et laissa couler l'eau chaude sur sa peau. Elle frissonne d'abord en sentant la pincée de l'eau fraîche pendant quelques seconds, puis se crispa lorsqu'elle se mit à chauffer brutalement. Enfin, ses muscles se détendirent et elle put enfin se laisser aller. Elle chasse toutes les pensées qui envahissent son esprit au rythme de l'eau qui coule, et du léger clapotis qu'elle fait en s'écrasant par milliers de gouttes sur le sol de la douche. Elle sent ses longs cheveux caresser son dos entre ses omoplates. Levant ses deux mains jusqu'à sa nuque, elle se masse l'arrière du coup. Elle ne savait trop pourquoi elle aimait sentir cette légère pression à cet endroit. C'était comme un point libérateur. Il lui faisait penser à sa mère, qui lorsqu'elle le pouvait, chassait les mauvaises ondes de Madison par des petits gestes concentriques sur sa nuque. Depuis, Madi avait gardé cette habitude, et dès que quelque chose la travaillait, elle se massait le coup comme le faisait sa mère. Elle laissa ensuite glisser ses mains le long de son corps. Elle se remémora chacune des cicatrices qu'elle y croisait, se mit même à la compter. Elle fixa un point dans la pièce, resta immobile un long moment, et sortit de la douche. En tentant d'attraper sa serviette, elle passe devant le miroir. Étrangement, elle ne peut se séparer de l'image que lui renvoi la surface réfléchissante accrochée au mur. Elle se regarde droit dans le reflet, l'air perplexe, restant plantée là à ne pas trop savoir quoi penser de cette personne debout en face d'elle. Depuis toujours, Madison n'avait jamais su se voir telle qu'elle était. Chaque reflet qu'elle croisait ne la représentait pas. Elle se voyait comme une femme détruite par le temps, pliée par les années, sculptée par la honte et la violence. Elle fuyait chaque représentation autre d'elle-même. Pourtant ce soir, elle reste plantée là, devant ce miroir, à se regarder de haut en bas, à s'analyser. Comme si quelque chose manquait de lui faire changer d'avis. Mais elle finit par attraper sa serviette en quatrième vitesse, l'enroulée autour de son corps et sortir au salon en s'essuyant les

cheveux. En relevant la tête, elle remarqua un mouvement dans un appartement à l'abandon, juste en face du sien. Elle fait la moue et s'engouffre dans sa chambre.

De son côté, Philippe se creusa la tête sur cette affaire. En quelques jours, une enquête qui partait droit dans le mur avait complètement changé de visage, ouvrant sur une vieille affaire de meurtres en séries qui n'avait jamais eu d'autres termes que de voir le seul suspect paralysé, mais jamais condamné. Personne n'aurait pu dire qu'une si petite, ou tout du moins une si étrange histoire aurait mené là. Philippe avait prît chez lui les archives du dossier Briey. Il n'était nul part fait mention d'enfants et de n'importe quel élément reliant à une quelconque naissance. Aucunes preuves, en sommes, que Madison disait vrai. Cependant, son corps n'en était pas moins un support concret d'actes horribles commis plusieurs années auparavant. Il avait clairement pu voir chacune de ses cicatrices, les toucher, les dessiner dans les moindre détails. Il avait tout vu d'elle avant même d'en savoir tout. A bien y repenser, c'était le genre de situation qu'il détestait. Il avait à plusieurs reprises eu quelques aventures avec des demoiselles dont il ne connaissait rien à par le corps, et ça n'avait jamais été bien loin. Mais il n'avait jamais vraiment rien ressenti non plus. Avec Madison, c'était différent. Déjà parce qu'il ne pensait pas coucher avec avant des lustres, et qu'il n'en avait de toute façon pas envie. Sur ce point, les choses avaient quelque peu changer comme Madison, comme elle avait accéléré la cadence. Néanmoins, ça n'était pas la priorité de Philippe. La seule chose qu'il avait en tête, c'était sa sécurité. Vouloir la protéger, être avec elle...Il se mit à pester contre dieu sait qui, se leva et s'installa devant la fenêtre. Il se retenait de partir en courant pour rejoindre Madison, qu'il savait seule chez elle. Mais elle avait demandé à être seule et s'était enfuit sans crier gare, ce qui laissait croire qu'elle recherchait vraiment la solitude, rien de plus. Frustré et énervé, Philippe regarda la rue par la fenêtre. La nuit était au plus noire de ce qu'elle pouvait être, et la rue se vidait doucement de la foule qu'elle avait accueillie. La lune dansait sur la Seine sous une bise légère. Le silence régnait sur l'Île de la Cité, un silence comme Philippe les chérissait tant. Il se détendit doucement sous la danses des eaux noires de Paris, et s'installa dans sa chambre pour faire un somme, l'esprit plus calme.

Il se réveilla en sursaut lorsqu'on tambourina à la porte de son appartement. Philippe se leva en quatrième vitesse, ne prenant même pas le temps de mettre un truc sur le dos. Il regarda par le judas et vit Peter de l'autre côté de la porte. Il accueillit son patron et ami en caleçon, les cheveux en bataille et l'air endormi. Peter quand à lui, ne prit même pas la peine de le saluer et entra dans l'appartement. Il semblait rongé par plusieurs sentiments à la fois. Philippe referma la porte et le regarda, inquiet.

– J'espérais ne pas te trouver ici...

Peter semblait vraiment inquiet par quelque chose. Il avait probablement dû cogité toute la nuit, ce qui avait eu raison de son état. Philippe le fixa sans trop comprendre, attendant qu'il développe. Mais en réalité, ce qui tracassait Peter, s'était également la sécurité de Madison Parks. Il ne pouvait pas l'imaginer seule chez elle avec un meurtrier à ses trousses, qui touchait de plus en plus au but. Les cadavres allaient lentement se rapprocher d'elle, et la distance à parcourir était considérablement réduite depuis les derniers meurtres. Ce que faisait de Peter un bon flic, c'était cette incroyable capacité à tout comprendre d'une manière extrêmement logique. Chaque élément s'imbriquait presque naturellement dans sa tête, ce qui était un avantage conséquent dans la compréhension des enquêtes. Au bout du compte, il était la clé de tout un tas d'affaires résolues. Ce qui le différenciait des autres, aussi, c'était son calme légendaire. Tout en lui était d'une sérénité qu'on connaissait à peu de flics, et sans quoi rien ne serait possible. Tout ce calme lui permettait d'avoir une distance nécessaire pour voir les choses d'un œil extérieur et avisé. Pourtant, à cet instant précis, il était tout sauf serein. Il marchaient dans tous les sens, faisant les cents pas, réfléchissait à en faire bouillir son cerveau, marmonnait des phrases incompréhensibles desquelles sortaient parfois quelques soupçons de discussion. Philippe, agacé, s'avanca alors vers l'homme, et le stoppa par le bras.

- Va droit au but Peter.
- Tu l'aimes ?
- Qui ça ?
- Madison.

Philippe le regarda dans les yeux, un peu surpris. Il n'avait pas encore cherché à savoir ce qu'il ressentait clairement pour Madison. En réalité, il n'en savait rien. Il avait juste envie d'être avec elle, point barre. Le reste n'était pour lui pas important. « *Faut pas la laisser seule* ». Peter énonça cette phrase dans un élan de lucidité, cinq secondes pendant lesquelles il retrouva son calme habituel, avant de quitter l'appartement sans lui dire un mot. Philippe, lui, resta planté là sans comprendre quoi que ce soit. Il avait passé sa soirée à ne pas penser à ça et à chercher le calme dont il avait besoin pour se reposer, et voilà que Peter débarquait comme un fou pour faire resurgir ce malaise.

Chapitre 10

Trois jours. Les trois jours les plus longs de son existence. Philippe avait bien tenté de déplacer Madison chez lui, ou de rester lui tenir compagnie, mais elle l'avait envoyé au tas, à chaque fois. Elle voulait être seule, et uniquement seule. Elle détestait être le centre des attentions, et d'un autre côté, elle savait qu'elle n'était pas vraiment seule. Depuis quelques mois, elle avait remarqué du mouvement dans l'appartement en face de chez elle, sensé être inhabité, ainsi que la petite voiture toujours garée au même endroit dans la rue. Elle avait bien compris qu'Alicia Pivaut espionnait Philippe, et par la même occasion qu'elle l'espionnait également. Elle s'était d'ailleurs bien amusée avec elle en embrassant de nombreuses fois Philippe sous son nez ou en se trimbalant à moitié nue dans son appartement, seule ou accompagnée. Mais l'heure n'était plus à la rigolade. Elle se sentait étrangement en sécurité, en sachant Alicia juste en face. Si son frère était malin, il ne viendrait pas s'en prendre à elle dans son appartement, pas en sachant qu'on la surveillait. Ce mardi matin, elle éjecta à nouveau Philippe de son appartement. Mais un peu plus violemment que d'habitude. Elle sentait qu'il s'inquiétait pour elle, et ça lui faisait peur. Plus il insistait, plus elle le rejetait, et s'était la fois de trop. Elle haussa le ton et le mit à la porte avant de s'appuyer sur le mur du salon. Elle se laissa glisser jusqu'au sol, se recroquevillant sur elle-même. Depuis qu'elle avait lâché son sac, les choses devenaient de plus en plus difficiles. Elle ne mangeait plus, ne sortait plus, ne voyait plus personne du tout. Elle avait même laissé tomber William et Isabelle. Mais Philippe, lui, ne les avait pas oublié. Il prit sa voiture, agacé, et retourna dans la maison du couple Beck afin de leur parler de Madison. En arrivant, il fut accueilli par William, qui mit un peu de temps avant de bien vouloir le laisser entrer. Philippe s'excusa de venir ainsi à l'improviste, mais il ressentait le besoin de leur parler, de manière assez urgente. William essaya de ravalier son amertume lorsqu'il s'installa en face de Philippe Delacours, ce flic qui n'avait rien trouvé d'autre que de l'accuser, d'accuser sa femme et d'accuser son amie de meurtres qu'ils n'avaient pas commis. Isabelle les rejoignit quelques minutes plus tard, salua le commandant, et s'installa.

– Qu'est ce que vous venez faire ici ?

William était sur la défensive, parlant sur un ton sec laissant paraître un grand agacement quand à la présence de ce flic chez lui. Philippe ne trouva d'autres moyens que de s'excuser, encore une fois – ce qui d'ailleurs ne calma pas pour un sous William Beck – et de jouer la franchise. « *Je viens vous voir parce que j'ai besoin de votre aide* ». Willi eut un léger sourire, presque satisfait d'entendre un flic de la criminelle demander de l'aide extérieure. C'était en effet une situation plutôt ironique, mais Philippe savait que seul, il ne résonnerait pas Madison. Il la connaissait peut être peu, mais suffisamment pour avoir au moins compris ça. Il regarda attentivement William, qui jubilait intérieurement. Ce type avait l'air plutôt simple, pas trop prise de tête, mais il était convaincu que sa femme l'avait changé en tout point. A le voir à présent, Philippe sentait en lui de la mauvaise graine, un gars qui aurait pu mal tourné si on ne l'avait pas remis sur le droit chemin. Il lit clairement le défit dans ses yeux, presque même l'envie de chercher la bagarre. A coté de lui, Isabelle restait stoïque. Elle était probablement de ces femmes sûres qui savent depuis toujours où elles iront plus tard et ne démordent pas de leurs idées. Elle semblait très calme en toutes circonstances, et très aimante, d'une douceur incroyable et d'une simplicité réconfortante. Sans elle, William Beck ne serait probablement pas autant sur la retenue qu'à ce moment précis. Philippe soupire.

- J'ai besoin que vous alliez voir Madison pour la convaincre soit d'accepter une protection, soit de quitter son appartement.
- Pourquoi je ferais ça pour vous ?
- Faites ça pour elle, pas pour moi.

Le visage de William se mit à changer au fur et à mesure. Il passa de la jouissance et du défis à l'interrogation. Il ne comprenait pas vraiment pourquoi Philippe venait le voir pour lui demander cette faveur. Déjà parce que Madison était assez grande pour savoir toute seule. Ensuite parce que ce type ne la connaissait pas, et qu'il n'avait pas à décider de ce qui était bon pour elle. William s'enfonça dans les coussins de la banquette, bras croisés sur la poitrine.

- Si Madison veut être seule, c'est qu'il y a une raison. Je n'ai rien à faire dans l'histoire.

Philippe serra discrètement ses poings. Il avait en face de lui un William Beck plus décidé que jamais à ne pas l'aider, même pour défendre son amie. Ce qui l'agaçait plus que tout au monde...

- Il semble que vous ne soyez pas au courant de l'histoire. Madison est en proie à un meurtrier qui ne tardera pas à trouver son appartement, et plus elle y reste, plus elle est en danger. Alors si c'est votre amie, vous devriez vous pencher sur la question.

Il se leva, salua Isabelle et se dirigea vers la porte d'entrée. Il n'attendit pas que quelqu'un lui ouvre, et claqua la porte en sortant. Rapidement, il s'isole dans sa voiture, crispant ses mains autour du volant. Il démarra en trompe et disparu dans la rue.

Isabelle Beck l'avait suivi du regard. Elle était inquiète, aussi bien pour lui que pour Madison. Elle avait senti dans la voix du policier un réel appel au secours que William avait ignoré. Il était difficile pour elle de voir des situations de détresse remerciées de la sorte. Elle retourna dans le salon et regarda son mari, sourcils froncés. William la fixa à son tour, ne comprenant pas vraiment ce qui lui prenait. Elle garda le silence un long moment avant de lui faire un long discours sur le sens de l'amitié, l'esprit de soutiens et d'aide, le pardon, auquel William ne comprit d'abord que peu de choses. Lorsqu'il fit enfin le rapprochement avec Madison, il fut prit de remords, se demandant pourquoi il avait agi ainsi. Isabelle aussi, se le demandait. Mais elle savait que William était parfois impulsifs et qu'il ne se rendait pas toujours compte de sa manière d'agir envers les autres. Isabelle alla chercher sa veste dans le couloir, prenant au passage celle de Willi, qu'elle lui lanca à la figure. Le temps qu'il reprenne ses esprits, ils étaient arrivés à la voiture et se préparaient à faire un saut chez Madison.

Ils arrivèrent au centre de Paris une trentaine de minute plus tard. William se rappela soudain qu'il n'avait pas vu Madison depuis plusieurs mois, et qu'il n'avait jamais vraiment fait l'effort de prendre de ses nouvelles. Il avait pour habitude de faire profil bas lorsqu'elle gardait le silence, et n'avait pas trouvé utile de garder le contact. A ces pensées, il se mordit la lèvre, ne sachant pas trop comment faire. Isabelle serra son bras entre ses mains et posa sa tête sur l'épaule de son époux, en murmurant qu'il n'avait pas à s'en faire. Ils sortirent de la voiture et se dirigèrent vers l'entrée de l'immeuble. A l'approche de l'appartement, William se sentait de plus en plus mal. Se fut pire lorsque Madison ouvrit la porte. Elle regarda William et sa compagne de travers, l'air à moitié surpris, et à moitié énervé. Elle en voulait un peu à ses deux amis de ne pas avoir pris plus de nouvelles que cela. William avait été un peu présent au début pour savoir pourquoi elle ne venait plus travailler, puis pour lui donner congé jusqu'à nouvel ordre, mais en dehors de ça, plus rien. Pourtant, il devait bien s'agir de ses « amis ». Mais ni lui, ni Isabelle ne s'étaient comportés comme tel. L'amertume était monté au visage de Madison lorsqu'elle les avait vu sur le pas de sa porte. Mais elle en voulu aussi quasi immédiatement à Philippe, qui devait probablement être derrière tout ce cinéma. Elle les fit entrer, à contre cœur, et les laissa s'asseoir sur le canapé. Elle les regarda de longues minutes avant de leur demander ce qu'ils venaient faire ici. Isabelle misa sur la carte de l'amitié, qu'ils s'inquiétaient pour elle, du fait qu'elle ne donne aucunes nouvelles depuis un moment. William renchérit en disant qu'ils étaient ses amis, qu'ils voulaient l'aider, qu'elle ne devait pas rester seule vu la situation actuelle, et qu'ils étaient prêts à l'accueillir si elle en ressentait le besoin. Madison garda le silence un long moment, les fixant chacun droit dans les yeux. « *Vous me prenez vraiment*

pour une imbécile ». Elle se leva subitement pour l'heure ouvrir la porte, avec une envie folle de les mettre dehors . Sur le coup, ni William, ni Isabelle ne comprirent ce qui se passait. Jusqu'à ce qu'elle les somme de sortir. Elle fit remarquer que n'importe quel ami digne de ce nom aurait pris des nouvelles bien avant aujourd'hui, et que ça n'avait jamais été le cas pour eux. Elle savait au fond d'elle-même que Philippe était derrière tout ça, et qu'ils n'avaient agit que pour avoir bonne conscience. Et elle ne voulait pas de ça chez elle. Elle claqua la porte derrière eux et pesta contre tout le monde. Personne n'avait l'air de comprendre qu'elle voulait être seule, rien de plus.

Elle eut du mal à trouver le sommeil, ce soir là. Entre énervement et crises d'angoisses, elle ne savait plus trop quoi penser. Elle avait pour habitude de gérer les problèmes seuls, mais elle se demandait si elle n'aurait pas du accepter de la compagnie. Un mélange de sentiments l'envahissait depuis ses visites de la veille, et elle n'arrivait pas à s'y retrouver. Il était 5h du matin lorsqu'elle entendit ce qui pouvait s'apparenter à un cri. Madison se leva en sursaut, d'abord sceptique, puis de plus en plus paniquée. Par curiosité, elle alla ouvrir la porte de son appartement, et regarda dans le couloir. La lumière y était allumée, mais il n'y avait personne. Elle se pencha alors par l'ouverture de la porte. Sur la droite, elle distinguait la silhouette d'une jeune femme recroquevillée par terre. Elle avait les yeux rivés sur quelque chose, et Madison se mit à suivre son regard. Elle comprit vite qu'il y avait un corps, installé là dans le couloir. Il semblait à première vue assis, appuyé contre le mur comme s'il était innocemment assis, la tête regardant le sol. Madison commença à sentir l'air lui manquer, et se mit à suffoquer. A son tour, elle hurla, plus par reflex que par crainte, et se laissa tomber à genoux. La concierge monta à l'étage et trouva les deux jeunes femmes chacune dans leur coin, en état de choc. Elle remarqua le corps, étouffa un cri, se contenta d'un haut le cœur et passa chercher les deux jeunes femmes pour les faire descendre à l'accueil. Elle leur offrit du thé, Madison refusa. Elle remarqua que la jeune femme qui avait crié la première n'était autre que sa voisine, dont elle ignorait le nom. Madi se laissa tomber par terre, contre un mur du couloir. Elle fixa le vide en tentant de penser à rien, mais elle gardait à l'esprit ces corps qui faisait depuis des mois partis de sa vie. Elle sentit quelque chose tout près de sa main, sursauta, avant de remarquer qu'il ne s'agissait que d'un jeune chat gris aux yeux bleus, qui cherchait du réconfort auprès d'elle. Elle esquissa un sourire, caressa le chat sur la tête, et celui-ci vint s'installer sur ses genoux. « *Il s'appelle Dune, c'est un jeune chat abandonné que j'ai recueilli. Il semble vous apprécier.* » La concierge était juste devant elle, et tenait une couverture à la main. Elle la tendit à Madison, qui la saisit en souriant.

- Je ne vous ai jamais vu sourire. C'est bien dommage, vous avez un si joli visage.
- Comment pourrais-je vouloir sourire quand ma vie n'est pas foutu de s'améliorer...
- Faites-vous quelque chose pour ?
- J'en sais rien. Mais pour une fois que je me sentais revivre, il a fallut que mon passé revienne au galop.
- Je m'appelle Juliette, vous m'avez déjà vu mais nous ne nous sommes jamais présentées.
- Madison...
- Oh, et si vous le voulez, Dune est à vous...J'ai un véritable élevage de chats chez moi !

Juliette ria calmement avant de retourner à son poste. Elle avait appelé la police quelques minutes après nous avoir fait descendre, avait décrit la situation de manière tout à fait claire et correcte, et avait continuer à s'occuper des jeunes femmes. Quelques minutes plus tard, les flics arrivaient en grand nombre. Madison ne les vit qu'en sentant une main posée sur son épaule. Elle avait concentré son attention sur Dune, qui réclamait des caresses à tout va, et prenait des postures parfois si ridicules qu'on ne pouvait qu'en rire. Elle sursauta donc en sentant la pression sur son épaule gauche, et tourna vivement sa tête. Ce n'était autre que Philippe, accroupit à coté d'elle, la regardant avec inquiétude. Madison se jeta à son cou, s'excusant de mille et une façon de ne pas l'avoir écouté, regrettant de l'avoir ainsi renvoyé. Philippe la serra fort contre lui avant de rejoindre Peter à l'étage.

Là haut, on commençait déjà à analyser la situation. Encore une fois, le corps n'avait pas été tué sur place. On l'avait savamment disposé dans le couloir, de manière à ce qu'on ne remarque pas directement la mort. Il devait d'ailleurs être déjà mort depuis un moment, car aucunes traces de sang n'étaient à détecter dans le couloir, ou sur le chemin qu'aurait pu parcourir l'agresseur jusqu'au dépôt du corps. On apprit assez rapidement qu'il s'agissait de Louis Pô, un homme de 50 ans, marié à la jeune femme qui avait découvert le corps en premier. Ce qui expliquait grandement son état de choc qui l'avait bloqué dans un mutisme complet. CPT – Choc Post Traumatique – tout ça, tout ça. Personne n'osait lui poser une question, on préférait attendre que le temps passe, qu'elle digère la nouvelle, et que son esprit retrouve une certaine sérénité, si tant est qu'on puisse être serein après de telles découvertes. Mme Pô faillit, en plus de cela, faire un malaise en voyant le corps de son défunt mari amené à l'extérieur de l'immeuble. On fut obligé de la soutenir et de la rasseoir pour éviter qu'elle ne tombe et ne se blesse. Madison, elle, resta silencieuse dans son coin. Dune avait élu domicile sur ses genoux et dormait à présent comme un loir, sous les discrètes caresses de la jeune femme. Peter Den Vanderbourg et Philippe Delacours allèrent parler à la concierge Juliette afin de savoir si elle avait vu, ou entendu quelque chose. Mais elle nia. En réalité, elle avait été absente un petit moment dans la nuit suite à des problèmes de santé. Elle était atteinte d'un diabète assez aigu, et avait besoin de surveiller régulièrement son taux de sucre, en l'occurrence trop élevé ce soir là. Sa remplaçante n'ayant pu venir pour des « raisons personnelles » - Juliette prit un ton ironique, comme si elle ne croyait en rien à cette excuse – ce qui l'avait conduite à laisser l'accueil sans surveillance, et donc à favoriser ce type d'intrusion. Elle semblait désolée d'avoir laissé passer cet homme. Peter partit voir un des lieutenants qui l'appelaient dehors, et Philippe resta avec la concierge, qui le regarda avec un sourire malicieux. « *Je vous ai vu à de nombreuses reprises vous... Vous appréciez cette petite non?* ». Philippe fut surpris de la question, et regarda Madison. Il acquiesça. Mais il se demanda surtout comment tout ceci avait bien pu se passer. Il n'avait jamais vraiment aimé quelqu'un, et aujourd'hui, il ne savait même pas dire ce qu'il ressentait pour Madi. Peter revint voir Philippe, lui chuchota quelques mots à l'oreille, après quoi le commandant Delacours s'approcha de Madison. Il lui prit la main, et elle tourna les yeux vers lui. « *Tu viens avec moi, cette fois* ». Il l'aida à se relever. Madison prit le petit chat gris dans ses bras, et voulu le rendre à Juliette. Mais le petit félin s'agrippa du mieux qu'il pu à Madi, ce qui fit grandement rire la concierge. Elle lui proposa de le garder, vu comme il s'attachait à elle. Juliette alla chercher un paquet de croquettes, deux gamelles, et une brique de lait, et les remis à Philippe. Madison la remercia, lui sourit, et elle suivit Philippe dans le couloir, jusqu'à la voiture. Elle s'installa à l'arrière, le petit Dune sur ses genoux, et attendit. Elle remarqua que Peter parlait encore à Philippe, et attendit un moment avant que ce dernier ne s'installe au volant. Il démarra le moteur, et Madison en profita pour savoir ce qui allait se passer.

- Dorénavant, tu vas vivre chez moi. Tu viendras à la Crim' avec moi, je te ferais de la place au bureau. Si je viens à m'absenter pour diverses raisons, tu sera sous la charge de Victor et Max, deux de mes hommes en qui j'ai une totale confiance. Si la situation empire, tu restera au commissariat. Je veillerais sur toi.

Ils roulèrent jusqu'à l'île de la Cité, au quai des Orfèvres, et Philippe gara la voiture. Il prit Madison par les épaules et l'emmena jusqu'à son appartement. Elle n'y avait encore jamais vraiment mis les pieds, et elle découvrit un endroit chaleureux et calme. L'entrée, qui faisait également guise de salon, était orné d'une multitude d'étagères de bois massif qui remplissait les murs et offraient à la pièce une atmosphère étrange et rassurante. Sur la droite de l'entrée se trouvait une table à manger en bois, accompagnée de quatre chaises. A l'autre bout, un coin salon avec une grande télé, un divan gris bleu, une table basse en bois et un bureau près de la fenêtre. La cuisine était une cuisine ouverte, entre modernisme et ancienneté, et se mariait très bien avec l'ensemble. Un couloir sur la gauche devait mener à la salle de bain, aux toilettes et à la chambre. Madison lâcha le petit chat, qui n'avait qu'une envie : visiter ses nouveaux quartiers. Madi, quand a elle, fit juste le tour de la pièce à vivre, avant de s'installer devant les grande fenêtre donnant sur la Seine. Elle se sentait bien ici.

Reposée, sereine. Même si elle savait que cela ne durerait probablement qu'un temps, elle comptait profiter de cet appartement, où elle se sentait en harmonie avec le lieu. Dune, quand à lui, avait déjà établi ses repères et piétinait le canapé avec énergie, avant de s'y allonger.